

ÉMILE OLLIVIER
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Parcours

EN M'ACCUEILLANT AUJOURD'HUI PARMI VOUS, Mesdames et Messieurs, vous me consacrez écrivain, honneur qui me touche tout particulièrement, car, en considérant cette assemblée d'écrivains chevronnés que vous formez et que j'ai toujours perçue comme une véritable confrérie d'initiés, moi, l'éternel apprenti, je suis saisi de crainte et de tremblement. Comment, pour reprendre cet aphorisme de Michaux, aller jouer la comédie des feuilles aux arbres, placer ma voix à la bonne hauteur et parler, comme il m'a été demandé de le faire, de mon propre cheminement, en m'exprimant à la première personne, en adoptant la posture, la dimension d'un véritable écrivain? Quelle méthode utiliser afin de distinguer, dans mon parcours, ce qui fut essentiel de ce qui fut accessoire?

Et l'envie me prend, moi qui n'ai jamais rien entendu aux mathématiques, de considérer ma vie comme une sorte de figure géométrique formée de trois points dont les distances entre les plages qu'ils déterminent, à défaut d'être constantes seraient équivalentes. Cette figure géométrique, je crois, s'appelle hyperbole, toutefois, elle aurait une particularité, tous les

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 21 avril 2000.

plans seraient traversés par une double coupure, l'obsession de savoir et l'écriture. Je dis double mais, à bien y réfléchir, ne serait-ce pas une seule et même préoccupation?

Les années d'illusions

Je suis né en 1940 à Port-au-Prince, Haïti; c'est donc dire que j'appartiens à une génération qui, héritière des cicatrices de la grande dépression économique, a été bouleversée, blessée par les secousses de la Seconde Guerre et marquée par l'Holocauste ainsi que par les années les plus chaudes de la guerre froide. Paradoxalement cependant, même si le temps de l'enfance et de l'adolescence de cette génération fut difficile, l'avenir se dessinait prometteur et l'espérance se profilait radieuse. Je me rappelle ce qu'ont représenté les dernières années de la décennie cinquante et les premières de la suivante pour le jeune que j'étais alors : la Révolution cubaine éclatait de santé et d'utopies; Youri Gagarine, à bord du Vostok 1, partait à la conquête de l'espace et, par le biais du Service d'Information et de Propagande (SIP) de l'ambassade, des émissaires de l'agence spatiale américaine venaient annoncer à cette partie de l'humanité qui vivait sans télé que nous constituions, une nouvelle encore plus étonnante, on allait pouvoir marcher sur la lune; nous croyions qu'enfin l'homme était « maître et possesseur de la Nature » selon le vieux rêve de Descartes; nous chantions avec Aragon et Ferré, *La Chine s'est mise en commune*. J'étais installé chez moi, dans mon pays, confortable, du moins en avais-je l'illusion, caressant des projets à la hauteur d'une vie d'homme.

Mais l'illusion fut vite dissipée. Dès 1961, la dictature, sous ses multiples visages, s'imposa à nous. Elle parut d'abord loufoque, se présentant sous le vocable qui devait devenir

tristement célèbre de « Tonton Macoute »; puis sanglante, la répression ayant perdu toute notion de limite et enfin absurde, on passait son temps à apprivoiser la peur, à l'affronter, à la combattre. Cette absurdité qui allait durer trois décennies et recouvrir le sens de l'histoire, nous bouchait l'horizon. Le champ était clos, la tendance au repli. Les discours officiels nous cantonnaient dans l'indigénisme dont le fond de commerce reposait sur une identité nationale crispée, recroquevillée sur des traditions archaïques dont on nous vantait la spécificité incomparable et l'indéniable authenticité. Indigénisme et abus de pouvoir marchaient d'un pas semblable. Pas de place pour le changement, le *statu quo* verrouillé.

Les choix s'avéraient de ce fait limités : ou la prison, ou la mort, ou l'exil. J'ai choisi.

Les années d'exil

L'exil allait modifier considérablement les paramètres de ma vie. J'arrivais dans un monde que je pourrais qualifier de vieux puisque j'étais né dans un contexte social et économique qui n'avait pas changé sinon depuis l'époque des plantations et de l'Indépendance, du moins depuis l'occupation américaine de 1915 qui, au cours des dix-huit ans qu'elle a duré, avait apporté au pays quelques minimes éléments de modernisme. L'exil allait me faire découvrir des perspectives nouvelles nourries par les rencontres entre cultures, par les grands brassages de mœurs et par les interfécondations des connaissances. L'exil me projetait d'un coup dans la splendide diversité, à la recherche de valeurs qui mènent à l'intercompréhension humaine.

En arrivant au Québec, quoique préparé un peu par un crochet en France, à la Sorbonne sur qui soufflait déjà le vent

de 1968, j'avais l'impression de tomber pratiquement sur une autre planète. J'allais être témoin et en quelque sorte protagoniste des changements majeurs qui ont marqué le Québec au lendemain de la Révolution tranquille : la modernisation de l'économie, l'épanouissement de la culture, la syndicalisation généralisée, l'essor du féminisme, la remontée de la question nationale, bref un chambardement des structures et des mentalités. Dans un Québec en pleine ébullition, j'allais à ma façon participer au « grand bouger » d'une société qui se remettait en question.

Sans connaître le malheur des pères, j'allais bénéficier du bonheur clés en main des fils. Je vivais dans une société démocratique où l'on discutait de justice sociale, où le principe d'égalité des chances paraissait être une réalité, où l'État-providence prenait en charge le citoyen qui n'avait pas à se préoccuper des risques du métier de vivre : l'emploi garanti vu le faible taux de chômage, la vieillesse assurée sans naufrage, la santé préservée, les maladies les plus courantes, jugulées, les frontières de la mort repoussées. Je ne savais pas à l'époque que je verrais partir en fumée certaines des visées libertaires, hédonistes et communautaires bref, certaines visions romantiques de la société. Mais ce qui est extraordinaire c'est que le Québec d'aujourd'hui, même s'il connaît un certain nombre d'impasses, de blocages, de fractures sociales, de perte de sens, même si les mirages se sont quelque peu estompés sous la généralisation du « désenchantement du monde », reste une terre, même brûlée de glace, où il fait encore bon vivre.

En quittant Haïti, je perdais d'un seul coup famille, amis, patrimoine, monuments. En m'installant au Québec, à Montréal, dans cette ville tanguant en équilibre parfait sur le fleuve, il me paraissait essentiel, dans un premier temps, de

m'accrocher à la mémoire d'une perte, car la mémoire me permettait de relier ce que j'étais et ce que je devenais. La mémoire était la condition de ma continuité. Perdre la mémoire, cela aurait été comme perdre mon nom et mon ombre; cela aurait signifié une blessure grave faite à ma personne.

La terre d'adoption

Puis un matin, j'ai découvert que je n'étais plus un exilé, le Québec était devenu ma terre non plus d'asile mais de séjour. Il est une vérité que seul possède celui qui a quitté le sol qui l'a vu naître et qui a séjourné longtemps dans un autre lieu : on finit par s'éprendre de sa terre d'accueil, de sa terre d'adoption. Mais il n'est pas avouable, ce sentiment aussi taraudant qu'une passion honteuse, cet attachement qu'on ne peut pas plus confesser à des compatriotes, surtout ceux restés au pays, qu'à ceux qui nous ont reçus. Aux yeux des premiers, ne passerait-on pas pour un traître, un apatride? Aux yeux des seconds, ne ferait-on pas figure de ravisseur, d'usurpateur, de perturbateur de traditions? Comment me réclamer à part entière de la terre qui m'a accueilli, moi qui ne l'ai point édifée, moi dont les ancêtres n'en ont point défriché le sol, tout en restant attaché à ma terre natale? Questions angoissantes, terrifiantes même s'il en est.

Ces trente dernières années, j'ai beaucoup lu, pensé, expérimenté. J'ai observé bien des paysages et aussi quelques mœurs. Cela m'a peut-être amélioré. J'ai donc beaucoup appris. Si, durant ces années d'apprentissage, j'ai fait la part belle aux textes des anciens maîtres, ce n'était pas seulement pour moi une démarche intellectuelle mais une expérience de vie. En les fréquentant, j'ai appris qu'il n'y avait rien de

mieux que de mettre mes pas dans les traces de leurs pas car leurs vies recèlent autant de hardiesse que celle des grands explorateurs; leurs œuvres sont autant d'étapes dans les contrées les plus périlleuses et les plus reculées de la vie. Écouter toutes ces voix qui s'élèvent dans l'espace et dans le temps m'a appris que mon appartenance à un pays ou à un autre n'était pas plus légitime et qu'il était possible d'endosser simultanément plusieurs identités. Certes, cela ne s'accomplit pas sans déchirures, sans déplacements, sans métamorphoses. Ainsi, j'ai pu voir se modifier, s'ajuster mon identité et l'ensemble de ma personnalité jusqu'à me découvrir pluriel, un être fait de l'interférence de tous les lieux que j'ai traversés.

Je marche aujourd'hui tranquillement vers l'automne de l'âge, l'heure de la vieillesse, l'heure où il faudrait parler concrètement. Que puis-je encore espérer, moi qui, dans ma vie, n'ai cherché ni prestige ni approbation? La soixantaine entamée, je poursuis mon petit bonhomme de chemin en homme libre. Il m'arrive parfois d'avoir peur d'être ivre de cette liberté. Que puis-je encore espérer? Voilà une de ces questions que l'on se pose tard dans la nuit, dans une sorte d'agitation discrète. Ce n'est peut-être pas la première fois que je me la pose, mais auparavant, je la posais de façon oblique et abstraite. J'arrive aujourd'hui à un tournant de ma vie où, déchargé des contraintes professionnelles, je m'appête à jouir d'une souveraine indépendance. J'espère que ce temps correspondra à un moment de grâce où toutes les pièces seront en place pour vivre la provision de vie qui me reste, avec quelques êtres qui me sont chers et découper en leur compagnie des tranches de sagesse, maintenant que j'ai connu l'épreuve de la précarité et que j'ai fait l'expérience de l'aléatoire condition humaine.

La centration sur la littérature

Sartre disait : « J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute, au milieu des livres ». Quand vers l'âge de quinze ans, je conçus le projet de devenir écrivain, j'étais loin de soupçonner dans quelle galère j'embarquais. Je savais bien que je ne connaissais pas la vie, encore moins le monde, qu'il me manquait, élément essentiel, une culture littéraire. Jusqu'à quarante ans, j'ai vécu, bourlingué ici et là sur la planète, suivant en cela les recommandations de Deleuze et Guattari : « Faites rhizome et pas racine, ne plantez jamais! Ne semez pas, piquez! Faites la ligne et jamais le point! La vitesse transforme le point en ligne! (...) Ligne de chance, ligne de hanche, ligne de fuite. » Pendant tout ce temps, j'ai aussi beaucoup lu. Ai-je plus lu que vécu? Voilà une autre de ces questions qui me terrifient. « On fait comme toujours un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi », écrivait Victor Segalen. Je sais, aujourd'hui, d'où parle ma voix, d'où elle écrit. Lire, pour celui qui veut écrire, est une belle manière de vivre; en s'embarquant dans les livres on se construit un arbre généalogique. Écrire n'est pas toujours, au sens strict, une entreprise solitaire. Mon parcours a croisé beaucoup d'autres itinéraires et j'ai contracté de multiples dettes. Il n'y a pas d'écrivain sans parenté, sans lignage. Nous ne sommes pas tout seuls dans notre peau et nous sommes faits de tellement de monde. Je ne suis pas seul, je suis une multiplicité. Comme apprenti, je ne travaille pas à mon compte. Comme tout apprenti, j'ai des modèles que je m'efforce d'égaliser, ceux qui m'apparaissent des capteurs d'existence, des catalyseurs de pensée.

Mais, parmi toutes ces figures d'écrivains qui sont mes compagnons de vie, il y en a une que j'accroche tout particulièrement à mon panthéon personnel : *l'écrivain public*.

Comment le décrire? C'est celui qui, sachant écrire, prête sa compétence à ceux qui ne le savent pas pour qu'ils puissent dire tout ce qu'ils savent, et mieux en un sens que celui qui les transcrit. J'aimerais ressembler à cet écrivain public. J'aimerais occuper cette position tout à fait particulière qui demande une qualité d'écoute, un talent pour déchiffrer, à travers des lambeaux de parole, la douleur et l'effroi des anonymes, la déchirure du temps, la blessure des esprits, des corps, des collectivités et les transcrire afin de faire entendre la voix de ces engloutis, de ces habitués du silence, de ces vaincus qui sont, sinon sans voix, du moins, n'ont pas toujours les mots pour dire.

Sur ce chemin, on avance à tâtons, à l'aveuglette, dans l'incertitude comme si on montait dans un train sans savoir si sa destinée sera le Nord ou le Sud. Situation à la fois jouissive et angoissante! Mais le chemin n'est-il pas dans le cheminement? « La littérature ne peut vivre, faisait remarquer Calvino peu avant sa mort, que si on lui assigne des objectifs impossibles à atteindre. »

Je l'ai déjà dit à maintes reprises, à la notion de racine, je préfère celle de route, de chemin. Je crois que la notion de racine convient aux arbres mais pour les êtres humains, ce qu'il est convenable de dire, c'est qu'ils appartiennent aux différents lieux qu'ils traversent.

Je me sens aujourd'hui comme ce personnage du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati. Jeune officier, il se retrouve affecté dans un fort situé à un poste frontalier perdu aux fins fonds d'un paysage de brume. Cette affectation, il ne l'a pas demandée, encore moins convoitée. Elle lui a été imposée. Petit à petit, il va faire l'expérience de l'exil et de l'irréparable fuite du temps.

Tel Giovanni Drogo, j'ai avancé avec l'insouciance de la jeunesse sur une route qui me semblait infinie. Je n'avais pas besoin de me presser puisque personne ne me pressait et personne ne m'attendait au bout du chemin. Et puis un beau jour, de grandes personnes avec bienveillance et amitié m'ont indiqué une direction, une route, un chemin qui m'a mené tranquillement dans le pays de l'autre bord de la mer. Et voilà que j'étais projeté dans la beauté du vaste monde. Elles m'avaient dit : « Il te suffira de traverser la mer, de quitter l'île, de te quitter toi-même et tu feras l'expérience des merveilles. » Je suis arrivé dans maints endroits avec l'impression d'avoir atteint le bout du chemin, mais on m'a dit d'aller encore plus loin. Je me suis remis en route, sans angoisse, tout guilleret. Et après avoir parcouru une distance d'une centaine de lieues, je me suis retourné et j'ai vu qu'un lourd portail s'était refermé derrière moi, barrant le chemin du retour. « Il faut bien, me suis-je dit, qu'un jour, la route prenne fin. »

J'entends aujourd'hui les pulsations du temps. Elles scandent avec précipitation la vie. Pour combien de temps encore? Quelle distance reste-t-il à parcourir? Je m'aperçois que l'horizon s'efface. La troupe des compagnons de route est de plus en plus clairsemée. On tire à boulets rouges dans nos rangs. Se peut-il qu'un beau matin, je reste seul face à l'horizon, au bout de la ligne du fleuve, immobile, couleur de plomb? Ce fleuve, je le sais, c'est celui que les Grecs appelaient Léthé, le fleuve de l'oubli qui vous emporte dans l'infini bruissement du temps.

Nous vivons dans un monde chaotique, un monde aux idéologies vacillantes, où les utopies ont été mises entre parenthèses. Je sais que ce monde risque de se vider de ses espaces de rêve. La littérature est sans doute le contre-monde où l'on

peut redonner vigueur à notre imagination et mieux comprendre le temps présent. Aussi, je reçois mon accueil au sein de cette académie comme une injonction au dépassement de mes limites et de mes insuffisances pour arrimer la beauté des mots, des formes, de la langue, à la beauté du monde.